

Vie de l'édition



Entretien avec Christian Lehmann

Un entretien réalisé par Aline Eisenegger et Annick Lorant-Jolly

La publication du dernier tome de la trilogie *No Pasarán* à L'École des loisirs a fait événement par son incursion sur la scène politique contemporaine. Une nouvelle adaptation en bande dessinée est sous presse. Nous avons rencontré cet auteur.

Aline Eisenegger: J'ai lu dans un article d'*Inter CDI*, en 1998, qu'à la question: «pourquoi écrivez-vous des livres pour la jeunesse?» vous aviez répondu: «Parce que je me souviens de mes 15 ans, et que j'ai honte, confusément, de l'avenir que nous proposons aux jeunes». Que pouvez-vous nous en dire aujourd'hui?

Christian Lehmann: Il s'est passé quatorze ans depuis et aujourd'hui j'ai 54 ans. Je ne sais pas si je pourrais dire la même chose, parce que, honnêtement, je ne peux plus tendre la main à mes lecteurs comme je le faisais à 40 ans. Mais les jeunes dont je parlais en 1998 se trouvent toujours en 2013 dans le monde que nous leur avons légué. Et je pense que je ne me trompais pas trop en disant que ce monde leur serait particulièrement hostile. Sur le plan économique, sur le plan moral, sur le plan intellectuel, sur le plan humain. À l'époque j'écrivais pour ça. J'écrivais parce que j'avais honte du monde de mensonge dans lequel nous vivons. Et je suis un écrivain «old school», c'est-à-dire que j'écris toujours pour faire passer quelque chose de ce que j'ai compris. Cela au moins n'a pas changé.

A.E.: Dans le même entretien vous disiez que les écrivains vivants sont des hommes révoltés, des hommes «contre». Cela s'applique particulièrement bien à *No pasarán*. Est-ce que pour vous la révolte est nécessaire pour écrire et est-ce que vous souhaitez que vos lecteurs partagent votre révolte?

Ch.L.: Il s'est passé quelque chose, entre 1998 et aujourd'hui: la marchandisation grandissante de la littérature et en particulier de la littérature pour la jeunesse.

Je vais faire une parenthèse: dans le domaine des littératures de genre les auteurs étaient méprisés par le «le clergé littéraire», mais ils avaient de l'espace pour travailler. Ça a été le cas de la littérature fantastique, ça a été le cas de la littérature noire et de la littérature de jeunesse. Et puis, ce que j'appelle – à tort ou à raison – «le clergé littéraire» a fait rentrer dans «La Blanche» les littératures de genre, en leur imposant certains codes.

Les gens qui aiment faire de l'argent se sont rendu compte que le fantastique et l'horreur, qui étaient des niches très particulières, pouvaient être adressés à un public de masse à partir du moment où on suivait les codes du merchandising. Pour la littérature de jeunesse, c'était le cas avec la série «Chair de poule». Aujourd'hui, je me retrouve donc en concurrence – et je ne peux pas gagner cette compétition – avec des auteurs qui savent à peine écrire mais qui ont parfaitement compris qu'il y a un public cible auquel ils s'adressent. Et le système est fait pour leur donner pignon sur rue, accès à l'affichage, etc.

L'idée de la révolte est toujours présente en moi mais je ne peux pas affirmer qu'il faut être révolté pour écrire... je peux seulement dire que j'écris par foi en ce que je fais et foi en l'avenir.

A.E.: Vous voulez faire passer un message?

Ch.L.: Non, pour moi ceux qui délivrent des messages ce sont soit les postiers, soit les hommes politiques. Moi je n'ai pas de message à délivrer au sens de: «il faudrait que vous fassiez ça». Je cherche à m'exprimer à travers des personnages que je montre en mouvement. Et j'essaie de partager ce que j'ai cru comprendre de l'être humain. Je pense que, déjà, c'est pas



mal. Dans *Le Professeur de désir*, de Philip Roth, le personnage se retrouve à un moment – on ne sait pas si c'est vrai ou fantasmé – dans une classe avec des adolescents, une classe de littérature. Il leur dit : « je ne sais pas si vous vous rendez compte, vous avez 17, 18 ans, nous sommes en train de parler de l'amour, de l'amitié, de la trahison... Nous sommes en train de parler de choses essentielles, que le monde du travail, à partir du moment où vous aurez quitté ces bancs, ne vous laissera plus aborder, jamais. Les choses essentielles seront mises de côté... Vous ne pouvez pas savoir à quel point c'est touchant, émouvant pour moi de vous voir du haut de votre naïveté, du haut de vos 17 ans, parler de ces choses extrêmement graves. » C'est ce que j'essaie d'aborder dans mes livres.

A.E. : Ce qui en ressort, en tout cas, c'est que la nature humaine est bien complexe...

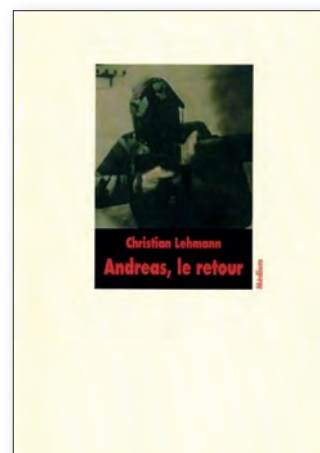
Ch.L. : Les jeunes m'ont souvent demandé pourquoi mes romans étaient aussi sombres. Alors je leur racontais une petite histoire : « Il était une fois trois petits cochons, NifNif, NafNaf et NoufNouf. L'un avait fait sa maison avec des brindilles de paille, l'autre avec des brindilles de bois, le troisième avec des briques. Ils ont attendu que ça sèche, ils sont rentrés dedans, ils ont vécu heureux et ils ont eu beaucoup de jambon ! Fin de l'histoire ». Je la recommence : « Il y avait NifNif... et, à la lisière de la forêt, qui était distante d'une vingtaine de mètres de sa maison, deux yeux brillants et jaunes les regardaient ». Maintenant vous avez une histoire ! ». Si vous n'avez pas un antagoniste, si vous ne questionnez pas la nature du Mal, vous n'avez pas d'histoire. La question du Mal est pour moi essentielle. Je n'ai pas de réponse. Quand j'ai commencé à écrire *No Pasarán, le jeu*, je ne pouvais pas imaginer que je serai un jour « à la tête » d'une trilogie qui me

prendrait seize ans à écrire. Je ne pouvais même pas imaginer comment finirait le premier tome. Je ne savais pas où j'allais. Mais, si vous avez une compréhension à peu près cohérente de la psychologie humaine et si vous faites attention à la manière dont vos personnages naissent – Éric, Thierry et Andreas, les trois joueurs, mais aussi les autres personnages qui apparaissent au fur et à mesure, comme la mère d'Éric et de Gilles, son frère grand reporter, par exemple – on se retrouve comme un dramaturge, ou un scénariste de théâtre, qui travaillerait avec ses acteurs, en leur disant « voilà notre présumé de base, voilà où vous êtes et ce qui va se passer... ».

Évidemment c'est moi qui écris, mais je les laisse avancer ensemble. Et, à un moment, les personnages prennent le pas sur l'histoire. Peu à peu, ce qui va se passer trouve une cohérence interne et, éventuellement, répond à des questions qu'on ne s'était même pas posées.

Par exemple, le parcours de la mère de Gilles et Éric ne prend son sens que dans les quarante dernières pages du troisième tome. Je n'avais aucune idée de la trajectoire de cette femme. L'important c'est que ce personnage ait une résonance, existe dans cette histoire, de même que pour beaucoup d'autres. La question est celle de la pâte humaine. Non pas que l'intrigue, ou l'Histoire avec un grand H, soit secondaire, elle joue un rôle fort dans le roman, avec pas mal de circonvolutions, etc. Mais ce qui s'impose, sont les personnages.

Je vais donner un exemple, dans *No Pasarán Endgame*, à un moment il m'est apparu clairement qu'Andreas se retrouverait dans une maison qui pouvait ressembler à la Maison d'Izieu et qu'il y retrouverait Gilles qui avait essayé, lors de la Guerre des Balkans, de protéger les enfants lors d'un massacre en Bosnie et qui avait échoué... Je ne savais pas comment il y arriverait, puisqu'on le



quittait à Paris en 1942. Andreas est un type redoutablement intelligent, un pervers, mais, des trois jeunes héros, c'est le plus intelligent. La première chose qu'il essaie donc de faire, c'est de tourner autour de l'Ambassade allemande pour voir s'il peut parler à quelqu'un et livrer ses informations... Et le personnage de Besson, le marchand d'art, le trafiquant dénué de tout scrupule, est apparu, dans sa plénitude de salaud parfait. Il a son existence propre. Il n'est pas juste un type qui doit être abattu pour qu'Andreas soit obligé de fuir et de quitter Paris. Mais pour en arriver là il y a tout un travail de recherche et de documentation. Au début, pour moi, Izieu c'était une gentille dame avec des gentilles personnes qui sauvent les enfants. Tout le monde peut écrire cette histoire. Seulement, si on commence à creuser ce sujet – comment cela s'est-il passé?, comment fonctionnait l'œuvre de secours aux enfants? comment fonctionnait le comité juif? qui s'en occupait? – on découvre que dans ce comité il y avait des gens qui ne se rendaient même pas compte de ce qui se passait, qui pensaient réellement qu'il fallait collaborer avec les pouvoirs publics pour protéger les enfants. Et parmi eux, il y avait aussi de vrais Résistants qui avaient compris qu'il fallait profiter de cette façade pour extirper des Juifs des griffes de la Gestapo... Tous étaient des gens de bonne volonté donc, entre lesquels il y avait des tensions. C'est comme ça qu'est né le personnage de Charles Rohan, un héros de la Grande guerre qui a été aveuglé pendant longtemps par l'image du Maréchal. Une illusion qui a été largement partagée. Il y avait des gens qui écrivaient au Maréchal ou à la Maréchale: «Vous, le père de la nation, regardez ce qu'en votre nom fait l'ennemi: il traque des Juifs...». Les gens étaient paumés. Et donc la question du Bien et du Mal devient plus intéressante à observer: certains vont glisser d'un

côté, de l'autre, etc. Mais il y a aussi de parfaits salauds, comme les personnages de Duvauchelle ou de Brice Thulliez, etc. Et il faut pouvoir entrer en eux complètement. On m'a souvent demandé: «Mais de qui vous sentez-vous le plus proche?». En fait je me sens aussi proche d'Andreas que d'Éric... Je suis chacun d'entre eux. Cela veut dire que je peux être dans la tête de chacun d'entre eux et pouvoir expliquer par exemple comment Andreas en est arrivé là.

A.L.-J.: Il y a un personnage qui représente bien cette ambivalence profonde, c'est le frère d'Éric, Gilles, le reporter de guerre, qui est dans un rapport de fascination vis-à-vis de la guerre, de la violence...

Ch.L.: Oui, Gilles se perd, comme beaucoup de reporters de guerre. Il s'est fait happer, il a fini par être fasciné par ce qu'il était censé combattre.

A.E.: Ce qui fait la richesse et la complexité de la lecture, c'est que plus on avance dans la trilogie, plus il y a de personnages et plus ces personnages évoluent, passent du Bien au Mal, voire du Mal au Bien. Ce qui fait qu'on y trouve une multiplicité des points de vue, vraiment passionnante.

Ch.L.: Cela tient à l'écriture. Un auteur peut choisir ce que les Anglais appellent la «God's view», la vue de Dieu, dans ce cas-là il va donner les indications sur les personnages. Par exemple il va décrire Besson et montrer en quoi il est mauvais. C'est quelque chose que je me refuse absolument à faire: sous prétexte que j'écris un roman qui est censé être lu par des adolescents, je devrais leur dire où est le Bien et le Mal? Pour moi c'est une défaite de la pensée, une défaite de la littérature. Ce que je veux c'est qu'ils soient plongés dans la tête de ces hommes et de ces femmes et qu'ils soient associés aux décisions. Dans le roman il y a un autre personnage

ambigu, le docteur Denesle, qui est un alcoolique, un peu paumé: il voit bien que la collaboration c'est une honte, il voit disparaître du service son ancien camarade d'Internat Juif... Il voudrait faire quelque chose mais il est veule. Et puis, à un moment, il va se comporter de façon absolument héroïque, juste quand il faut. Si je disais que c'est un héros, ça n'aurait aucun sens: il a agi sous le coup de l'émotion, pour des motifs personnels, il ne s'est pas dit «il faut que je passe du bon côté de la force». Donc ce qui m'importe c'est effectivement d'être dans la tête de ces gens au moment où ils choisissent ce qu'ils vont faire.

A.L.-J.: C'est-à-dire que vous faites l'expérience du Mal, en tant qu'auteur, vous habitez les personnages qui incarnent ça, et vos lecteurs vont vivre à leur tour cette expérience. C'est peut-être ça la singularité de votre roman.

Ch.L.: Oui, mon but, c'est ça...

A.L.-J.: Vous amenez vos personnages à faire des choix, en particulier à la fin de la trilogie, et ce de façon parfois assez surprenante... et vous plongez le lecteur dans la même situation.

Ch.L.: Oui, je lui décris seulement des choses. Mais ce qui est terrible, c'est que ce que je décris on ne le retrouve dans aucun autre roman pour la jeunesse. Comment cela se fait-il? Est-ce que je suis le seul auteur à avoir décrypté ce qui s'est passé au Front national, et la stratégie de dédramatisation de Marine Le Pen? A-t-on vu cette histoire de dédramatisation du FN traitée d'une manière qui soit cohérente et claire? Moi je traque ces mouvements extrémistes depuis des années. Je suis allé sur des sites épouvantables, vraiment! J'ai lu par exemple un éloge funèbre à la gloire d'un nazi SS, publié dans *Rivarol* en 2012... et ça ne gêne personne? J'ai donc voulu mettre en scène des personnages comme ce Jocelyn

Sorel, un flic qui connaît ces réseaux sur Internet, et qui les manipule, qui les truque, etc. Il y en a plein comme lui... Il n'y a qu'à voir l'intelligence tactique et politique des gens qui dirigent le Front national aujourd'hui. Quelqu'un m'avait dit : « en fait, vous êtes un auteur engagé ». Mais pourquoi ça ne devrait pas exister un auteur engagé ? Pas forcément « engagé politiquement », mais qui a quelque chose à dire sur l'humain. Ce qui m'intéresse dans cette histoire de dédramatiser au FN, c'est la pâte humaine. C'est-à-dire, qu'est-ce qui fait que Marine Le Pen a l'intelligence politique de faire l'état des lieux de ce qu'a laissé son père, de décider des coupes claires et des coupes sombres à opérer et de la manière dont elle va vendre ça aux médias ? Pour moi c'est un personnage, bien réel, aussi intéressant que celui de Besson.

A.L.-J. : On pourrait faire référence à un autre « guetteur », même s'il n'écrit pas en ce moment là-dessus, c'est Didier Daeninckx.

Ch.L. : Oui... Didier est un ami de très longue date. Il est probablement l'écrivain dont je me sens le plus proche en France, l'un de mes rares amis dans ce milieu. Ce n'est pas pour rien que je lui ai dédié *No Pasarán*. Nous nous sommes engagés politiquement, moi dans le monde de la santé que je connais bien, lui sur un front différent... mais c'est difficile pour un écrivain de faire autre chose qu'écrire, et on est aspiré par ce genre d'engagement, entraîné là où on n'a pas forcément envie d'aller. Alors j'ai décidé de me remettre à écrire.

A.L.-J. : Et puis l'écriture c'est une « arme », entre guillemets...

Ch.L. : Tout à fait, c'est une manière d'influer sur la réalité.

A.L.-J. : Ça doit être fascinant d'être le marionnettiste de tous ces personnages. N'y a-t-il pas eu des moments où vous êtes senti envahi par eux ?

Ch.L. : La question des marionnettes se rapporte à celle du jeu vidéo. Devant le jeu vidéo, le joueur se dit : ce n'est pas grave si je suis en train de tuer des gens à l'écran, puisque en fait c'est juste des pixels et qu'il n'y a pas d'être humain réel impliqué. Il oublie qu'il y a quand même un être humain bien réel, c'est lui !

Je ne sais pas si je suis vraiment le marionnettiste, au sens de « tirer les fils ». À un moment mes personnages prennent la commande, ils font ce qu'ils ont à faire. Mais il est vrai que ce n'est pas particulièrement plaisant d'être dans la tête de certains d'entre eux !

A.L.-J. : Certainement, il y a dans ce roman quelques personnages de grands prédateurs.

Ch.L. : Oui, tout à fait... Mais on pourrait revenir sur la fable des moutons, des chiens et des loups. Le moyen pour les chiens de protéger les moutons – le troupeau – c'est de leur rappeler qu'il y a des loups. Or qu'est-ce qu'on fait la plupart du temps ? On dit au troupeau : « Ne vous inquiétez pas, ça n'arrivera pas, le Mal n'existe pas... ». Mon travail d'écrivain c'est de rappeler que ça existe, qu'il y a des personnages de grands prédateurs, réels ou fictifs.

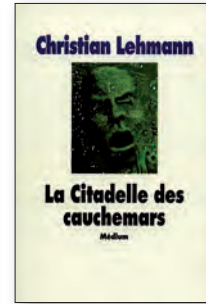
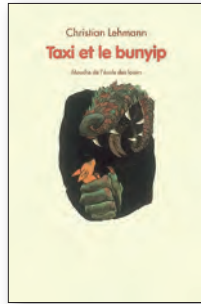
A.E. : Cela m'amène à revenir sur la part de documentation personnelle dans votre travail. Pour *No Pasarán* est-ce que vous aviez l'idée d'écrire un roman fantastique ou un roman sur l'Histoire ? Le thème du jeu vidéo est-il seulement un prétexte ?

Ch.L. : Je ne sais pas, ça a commencé de la manière suivante : on était en 1995 et je me trouvais dans le bureau de Geneviève Brisac, je venais de publier *Pomme et le magasin des petites filles pas sages* et je lui avais

apporté probablement le manuscrit de *Taxi et le Bunyip*. J'étais très heureux d'avoir publié chez eux, de publier pour les enfants. Geneviève m'a dit « c'est dommage que tu restes dans le créneau des « Mouche », parce que tu connais bien l'univers des jeux vidéo et des jeux de rôle. Pourquoi tu n'écrirais pas autour de ce sujet pour les adolescents ? » J'avais une idée en tête que j'ai commencé à lui raconter : « Ce sont trois garçons, on ne peut pas dire qu'ils sont amis, ils n'ont rien en commun à part leur amour des jeux vidéo, et un jour on leur donne un jeu... ». Elle m'a donné carte blanche et j'ai commencé à écrire *No pasarán, le jeu*, mais je me suis arrêté au premier tiers du livre, au moment où Thierry, l'un des trois joueurs, se retrouve à l'arrière d'une voiture en 1917, et se reconnaît dans l'un des personnages. Il se rend compte qu'il est passé de l'autre côté, que ce n'est pas juste un fantôme... Je me suis arrêté là en me disant qu'on n'était vraiment plus dans un roman pour adolescents ! Moi, je n'avais jamais écrit pour les adolescents et quand j'étais adolescent je lisais des livres pour adultes. Alors j'en avais une image d'Épinal, une image totalement stéréotypée. En tout cas j'avais décidé d'en rester là ! Donc, pendant neuf mois, je n'ai pas écrit une ligne. Et puis, au bout de neuf mois, je m'y suis remis en me disant que même si l'éditeur ne le publiait pas parce que c'est trop violent, il fallait que j'aie au bout. Et j'ai fini en assez peu de temps. *No pasarán, le jeu* est sorti et je n'aurais jamais pu imaginer qu'il aurait un tel succès... on a vendu plus de 300 000 exemplaires. Ça a été traduit dans une dizaine de pays...

A.E. : Un gros succès en effet !

Ch.L. : Avec le recul, je me suis rendu compte que dans ce premier roman que j'écrivais pour la jeunesse, non seulement il y a beaucoup de personnages, mais en plus ils se modifient, se complexifient.



↑
Quelques couvertures de titres de
Christian Lehmann, pour la jeunesse...

L'écriture aussi évolue. Il y a dans ce premier volume une écriture qui reste assez simple, qui joue sur le lyrisme de l'action. Eh bien, cette prose devient de plus en plus complexe dans le deuxième, puis le troisième tome. Il est évident qu'aujourd'hui je n'écrirais pas le premier tome de la même manière. Mais, après tout, c'est aussi une porte d'entrée pour les lecteurs. Vous ne pouvez pas savoir le nombre de lettres que j'ai reçues, de jeunes ou de profs qui m'ont dit que tous les élèves de la classe avaient lu *No pasarán*, *le jeu*. Y compris des élèves qui ne lisaient pas.

A.E. : Est-ce qu'Andreas, le retour a eu autant de succès ?

Ch.L. : Non, il a eu peu de succès, pour plein de raisons, entre autres parce qu'il n'y avait pas écrit *No pasarán* dans le titre... Donc les lecteurs ne pouvaient pas savoir que c'était la suite. Et, à la fin de ce second tome, on sait qu'Éric est tué et qu'il ne pourra pas retourner dans le jeu. On sait aussi qu'Andreas est lâché en 1942... On attend évidemment la suite ! Mais il m'a fallu huit ans pour écrire le troisième tome, *No Pasarán*, *Endgame*. La trilogie n'est complète que depuis quelques mois. La machine éditoriale ne s'est donc remise en route que tout récemment. Dans la mesure où ce n'est pas un best-seller, mais un long-seller, je ne me pose pas trop la question de mes chiffres de vente.

J'étais dans un processus qui vient de s'achever.

A.L.-J. : Dans ce dernier volume j'ai été frappée par l'épaisseur que vous donnez aux personnages secondaires, surtout aux parents des trois jeunes héros. Du coup cela donne une plus grande importance au réel et à ce qui se passe dans notre société. La fresque que vous brossez sur le Front national est assez saisissante ! L'équilibre entre les deux mondes – réel et virtuel – ainsi qu'entre les deux temporalités – le passé avec les guerres et le présent – en est bouleversé.

Ch.L. : Je pense que c'était déjà là en filigrane, par rapport aux relations entre Andreas Salaun et son père par exemple : on avait compris dans quel type de parti était Monsieur Salaun. Dans le deuxième tome on avait vu aussi Madame Boudjedrah agressée et envoyée à l'hôpital par quelqu'un qui avait volé le dossier concernant Andreas. Tout cela arrive à maturation au moment où, dans le même temps, le récit renvoie à un questionnement sur ce qu'a été la collaboration, l'extrême-droite, en 1942. Il y a donc une espèce d'effet de mise en parallèle qui s'est imposé.

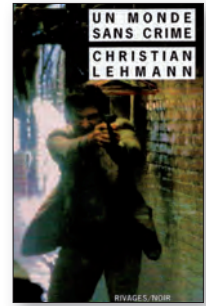
A.E. : De même que les lecteurs de *No pasarán*, à 15 ou 16 ans, sont mis en situation de choisir leur camp à travers les personnages, des jeunes gens, à l'époque des guerres évoquées dans le roman, ont eu à

faire des choix terribles, lourds de conséquences.

Ch.L. : Tout à fait. Ce que j'explique souvent quand je vais dans des lycées, et je cite une phrase dans le 3^e tome : « Qu'est-ce que c'est que la vie ? C'est un jeu vidéo dans lequel il n'y a pas de sauvegarde ». Voilà une façon pour eux de l'appréhender.

A.E. : Vous n'avez pas vraiment répondu à notre question concernant votre travail de documentation. Est-ce que tout ce qui est décrit est véridique ? Comment cela nourrit-il la fiction ?

Ch.L. : Pour moi c'est une exigence morale et historique, quand on parle d'une période donnée, de ne pas trahir ce qui s'est réellement passé. Une exigence morale et historique par rapport aux gens qui l'ont traversée, qui l'ont vécue, qui ont combattu dans un camp ou dans un autre. C'est aussi une exigence narrative, dans la mesure où je considère que c'est en connaissant les personnages et l'époque dans laquelle ils évoluent que l'intrigue va se dérouler d'une façon cohérente et vraisemblable. Donc il faut connaître vraiment bien la période dont on traite. Mais c'est un travail de recherche passionnant, même si, pour pouvoir parler de la milice, c'est terrible de passer un an et demi à lire des bouquins sur ce sujet ! Il y a par exemple un gros ouvrage intitulé *Histoire de la milice*. Je l'ai lu une première fois, puis une seconde fois en



↑
...et pour adultes.

prenant quelques notes. Alors des éléments ont commencé à apparaître : la légion, les anciens de la légion, le service d'ordre... comment tout cela s'est mis en place.

Même chose sur la Guerre d'Espagne. Je suis même allé à Barcelone il y a quinze jours avec un guide, le fils de George Orwell, qui a écrit *Hommage à la Catalogne*. On comparait nos notes, etc. C'est un long travail !

A.L.-J. : Les personnages surgissent de tout cela...

Ch.L. : Oui.

A.E. : Les personnages sont essentiellement masculins, mais il y a quelques figures féminines attachantes, discrètes mais qui ont des rôles importants, non ?

Ch.L. : L'une des choses que j'ai apprises dans le Jeu de rôle, c'est qu'aucun personnage n'est secondaire. Dans ma vie, et en tant que médecin, je peux le voir également : cela fait trente ans que je travaille du matin au soir dans mon cabinet médical. Chacun de mes patients a sa propre vie, différente de la mienne, et chacune de ces vies est précieuse aux yeux de celui qui en est dépositaire ! Et donc les personnages féminins de mon roman sont tout aussi importants, que ce soit la mère de Gilles et Éric, Elena, Anissa Boudjedrah ou sa tante Farida. Il se trouve juste qu'elles sont moins au premier plan que certains personnages masculins qui vont prendre les armes.

A.L.-J. : Est-ce que ça ne veut pas dire quand même que la guerre est une affaire d'hommes ?

Ch.L. : Malheureusement, la guerre est bien une affaire d'hommes, avec la violence physique et l'instinct de prédation. Ce dont il est question c'est d'ailleurs surtout l'instinct de prédation, la domination de l'un sur l'autre. Ce qui fait qu'Andreas n'arrive pas à vaincre Éric et Thierry, alors qu'il est plus intelligent et plus fort qu'eux, c'est qu'il est seul et qu'il ne peut voir qu'un monde dans lequel, comme le disait Orwell, « une botte écrase un visage humain à l'infini ». L'idée de se lier d'amitié, de façon ouverte, avec quelqu'un, lui est totalement étrangère. Et le seul moment où il se passe quelque chose de cette nature, c'est avec Brice Thulliez, le chef de la milice locale, avec lequel il a un rapport filial qui lui rappelle son histoire avec son père, dénuée d'amour. Comme s'il lui disait : « Regarde, je peux être un bon fasciste ».

A.L.-J. : Parce qu'il y a quand même une mise en perspective politique, très actualisée dans le dernier volume, autour du Front national, de la montée de l'intégrisme religieux...

Ch.L. : Et de la place de la femme... Par exemple Farida Boudjedrah pose la question du voile par rapport au regard des hommes : « Si le visage d'un homme tu peux le désirer, est-ce qu'il ne faudrait pas voiler les hommes, puisqu'ils nous sont désirables ? » Question qu'Anissa, sa

nièce, se passe en boucle. Or, Farida Boudjedrah est une femme qui a une quarantaine d'années, qui a vu comment la Révolution en Algérie a été à nouveau reprise en mains par les hommes, etc. et qui dit à sa fille « tu te rends compte que ta grand-mère, ma mère, la mère de ta mère... se sont battues pour ne pas porter le voile ? ». C'est ce discours que je fais tenir à l'un de mes personnages.

A.E. : Votre expérience de médecin influe-t-elle sur votre regard ?

Ch.L. : Je vais répondre par une sorte de boutade : je suis devenu médecin parce que je voulais voir des gens tout nus ! Vous savez, je suis né en 1958, et j'ai été un jeune homme dans la France des années 1970, celle d'Yvonne De Gaulle, celle où La Première dame de France a fait censurer un roman de Jacques Serguine qui parlait d'un amour incestueux entre un frère et une sœur. Elle l'avait trouvé trop cru ! De même elle a fait retirer du circuit commercial le film que Jacques Rivette avait adapté de l'œuvre de Diderot, *La Religieuse*. Dans ce monde sans liberté, je voulais voir des gens nus, parce que dans ma famille aussi, très aimante mais très pudique, pour laquelle la peau n'était pas visible, je considérais que c'était quelque chose d'absolument essentiel. En devenant plus grand, je me suis rendu compte que je voulais voir également les gens nus sur le plan moral. Je voulais qu'ils se livrent.



↑ ↘
No Pasarán, le jeu, scénario de Christian Lehmann, dessins d'Antoine Carrion, Casterman, 2012

A.L.-J. : D'autant qu'un médecin généraliste c'est aussi pour beaucoup de gens un confident, le seul auquel on puisse dire certaines choses.

Ch.L. : Et puis il y a le fait que pour décrire certaines émotions, comme la colère ou la peur physique, je me suis servi de ce que je savais de la physiologie humaine.

A.L.-J. : Il y a effectivement des descriptions de l'état de certains personnages confrontés à des situations extrêmes qui sont d'un réalisme frappant.

A.E. : Est-ce que vous avez des retours d'historiens sur votre roman ?

Ch.L. : Non, je suis allé, il y a des années, dans la Somme, où se trouvent les musées de la Première Guerre mondiale, et j'y suis allé avec le conservateur du musée de la Première Guerre d'Amiens. Il est venu avec nous, avec les élèves, il nous a amenés sur différents sites que je n'avais jamais vus, dont les cimetières, il a discuté avec nous, tout cela à partir de mon livre. Mais c'est la seule fois.

A.L.-J. : Parce qu'il y a quelque chose qui pourrait leur paraître presque sacrilège. Non pas par rapport à la fidélité de vos évocations historiques, mais l'idée qu'on puisse rejouer l'Histoire, c'est assez extraordinaire quand même. Je ne sais pas comment un historien rigoureux pourrait le prendre...

A.E. : En même temps c'est le rêve de l'homme, pouvoir recommencer, autrement.

Ch.L. : Il n'y a pas de sauvegarde, voilà tout.

Mais j'ai moi-même été très influencé par l'Histoire contemporaine pour écrire le second volume : à ce moment-là a éclaté la guerre d'Irak, la seconde, qu'on nous a vendue comme un jeu vidéo. Or les jeux vidéo devenaient de plus en plus guerriers. J'ai eu un déclic et j'ai imaginé ces quatre jeunes soldats de la Brigade Nintendo qui vont se faire détruire parce qu'ils ont trop joué aux jeux vidéo. D'ailleurs « America's Army » est un jeu qui existe réellement et les inspecteurs et les recruteurs de l'armée américaine s'en sont servi pour aller recruter dans les « Starbucks », les « McDonald », etc. des jeunes des classes populaires, désœuvrés, sans perspective d'avenir. Tout cela est véridique.

A.L.-J. : Ce jeu existe-t-il toujours ?

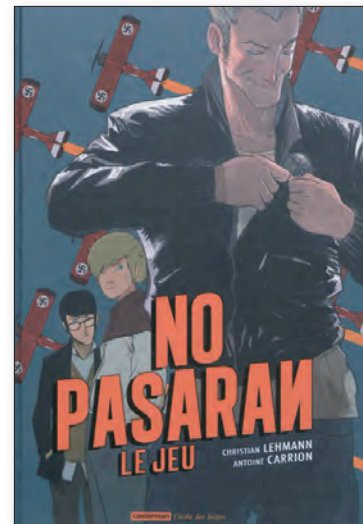
Ch.L. : Oui, je ne sais pas s'il est encore très utilisé parce qu'il doit être un peu vieillot, mais on peut trouver des informations sur Internet à l'entrée « American's Army ». Je n'ai rien inventé.

A.E. : Pouvez-vous nous parler de l'adaptation de votre œuvre en bande dessinée ?

Ch.L. : Pour l'instant seuls les deux premiers tomes sont publiés. Ils recouvrent la première partie. Les albums suivants couvriront probablement *Andreas le retour* et *No Pasarán, Endgame*.

Et le premier tome est paru chez Casterman, l'année dernière, dans un contexte difficile : Casterman, racheté par Flammarion, a été racheté par Gallimard... Or Louis Delas, le fils de Jean Delas, qui était directeur de Casterman Jeunesse, a quitté son poste pour lancer une nouvelle maison d'édition, Rue de Sèvres, une branche de L'École des loisirs spécialisée dans la BD pour la jeunesse. Le tome 1 et le tome 2 paraîtront dans une toute nouvelle édition pour Angoulême 2014. L'histoire continue...

Propos recueillis le 31 mai 2013



www

Pour prolonger la lecture de cet article, rendez-vous sur le site de Christian Lehmann www.christianlehmann.fr et sur son blog <http://enattendantH5N1.blog.20minutes.fr>